

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 43 (1898)
Heft: 6

Artikel: Aux grandes manœuvres françaises de 1897 [fin]
Autor: Veuglaire, Abel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-337501>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XLIII^e Année.

N^o 6.

Juin 1898.

AUX GRANDES MANŒUVRES FRANÇAISES

de 1897¹.

(Fin.)

II. Doit-on marcher au canon ?

Pour l'étude de cette question, je vais prendre les événements qui se sont déroulés le 10 septembre. Ce jour-là, l'armée du Nord se portait vers le Sud-Est, l'axe du mouvement étant la route de Bapaume à Péronne, par Beaulencourt, le Transloy et Sailly-Sallisel. La division « provisoire » de cavalerie avait reçu pour mission de couvrir le flanc droit de l'armée : à cet effet, elle devait suivre l'itinéraire Pys-Flers-Lesbœufs. La 5^e division de cavalerie couvrait pareillement la gauche de la marche.

Dans ces conditions, je me mets en route avec les cyclistes, qui se dirigent sur le moulin de Flers. Nous y sommes à 7 $\frac{1}{2}$ heures.

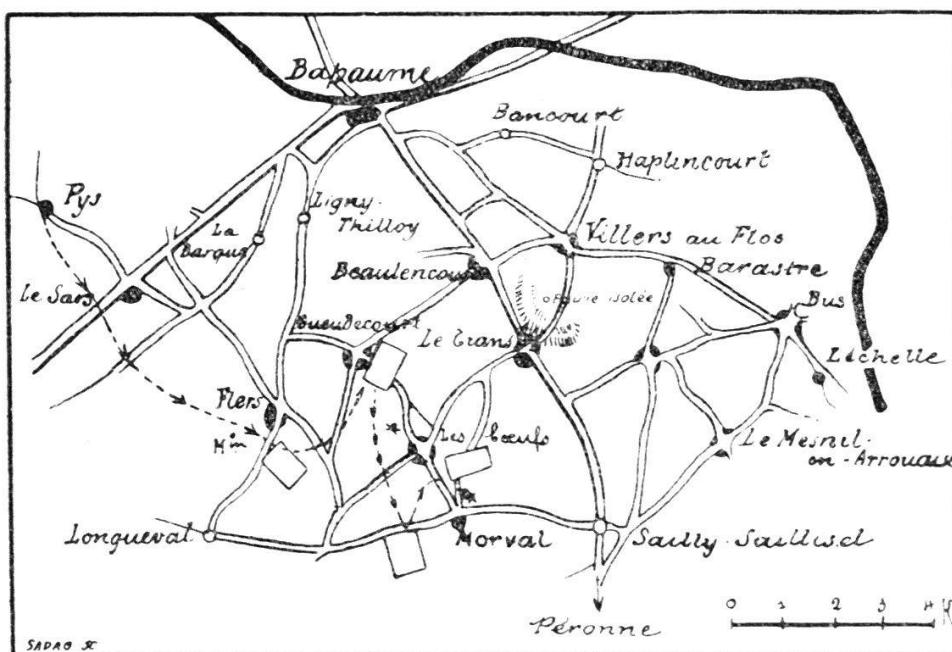
Entre temps, on avait entendu la voix du canon : sur le coup de 6 $\frac{1}{2}$ h., il avait grondé dans le lointain sur notre gauche et en avant de nous. Le commandant de la colonne d'infanterie de gauche devait-il donc obliquer à gauche ? J'estime que non. Sachant qu'il avait à sa gauche la division de cavalerie, laquelle pouvait s'être trouvée entraînée fort loin, il n'avait pas à se déranger, sauf à envoyer des officiers se renseigner sur ce qui se passait, tout en continuant bien tranquillement sa route.

¹ Voir notre livraison de mai 1898.

Pour la colonne d'infanterie de droite, au contraire, la difficulté était plus grande, et le cas embarrassant. Avant de prendre un parti, elle devait, toutes affaires cessantes, mais sans cesser toutefois de suivre sa route, envoyer aux informations et s'assurer que l'artillerie du corps d'armée de gauche n'était pas engagée. A cette précaution étaient particulièrement tenues l'avant-garde générale, commandée par le général Brugère en personne, et la division de Brye, qui formait la réserve.

Mais, d'une façon comme de l'autre, il n'y avait pas à marcher au canon, malgré le Règlement, et, en réalité, personne ne l'a fait. Même violation du Règlement à 6 $\frac{1}{4}$ h. lorsque la division provisoire, aux prises avec la cavalerie ennemie, a fait parler la poudre, à son tour.

Une heure plus tard, une charge se produisait près de Flers. Les arbitres jugeaient que la division provisoire avait le dessous et ils la condamnaient à une heure d'inaction.



A ce moment, si j'avais commandé la cavalerie victorieuse, ou bien j'aurais été me jeter sur les colonnes d'infanterie en marche et que l'échec de leur cavalerie découvrait complètement, ou bien j'aurais marché au canon. J'y aurais marché au pas, bien entendu, pour laisser aux chevaux le temps de souffler ; mais, ce faisant, j'aurais envoyé une demi-douzaine d'officiers bien montés du côté de Sainly-Saillisel, où on entendait gronder

la bataille, avec mission de chercher un général de division, un commandant de corps d'armée ou d'armée, pour lui dire ceci, en substance : « La cavalerie ennemie (une division) est défaite ; elle en a au moins pour une heure avant d'être reformée et de se retrouver en état de reprendre sa marche. Nous venons coopérer à la bataille. Notre division se dirige sur Sailly-Saillisel en contournant Morval par le Sud. Un régiment, d'ailleurs, reste pour poursuivre les débris de l'ennemi, les harceler, les surveiller, retarder leur réorganisation. »

Au lieu de prendre ce parti, la division victorieuse a tergi-versé pendant une demi-heure, même, sans songer à notifier au commandement supérieur le succès qu'elle venait de remporter et dont la nouvelle pouvait soit modifier les dispositions du général en chef, soit le rassurer sur les dangers qui menaçaient sa gauche. A 8 heures 25 seulement elle s'est décidée à partir, non pour venir prendre part à la bataille, mais — avec toujours cette même tendance que j'ai maintes fois signalée — pour guetter le moment où la division provisoire reconstituée rentrerait en ligne et où on pourrait de nouveau se jeter sur elle.

Et le chef de cette division provisoire, quelle conduite avait-il à tenir, de son côté ? D'après moi, il devait raisonner à peu près ainsi : « J'estime qu'il me faut une heure pour être en état de me remettre en marche. D'ici là, j'ai à informer le commandement de mon échec. Il est urgent de lui apprendre que sa droite n'est plus gardée et de lui demander des instructions. Je trouverai toujours bien une demi-douzaine de gradés capables d'y aller. Mais, je me garderai bien de confier cette mission à des officiers : j'ai trop besoin de leur aide, en ce moment critique, pour les distraire du travail de réorganisation dont la nécessité s'impose. Donc, en résumé, envoyons des émissaires sur la route de Bapaume à Péronne, en deçà de Transloy où j'entends le canon gronder. » Eh bien, rien de tout cela n'a été fait. Il y a plus : quand, à 9 h., la division a été « retapée » et qu'elle a eu le droit de reprendre ses opérations, loin de continuer à couvrir le flanc droit de l'armée, ce qu'elle aurait dû faire en se rapprochant insensiblement de la ligne de bataille, elle est venue se poster sur la hauteur de Gueudecourt, où elle a mis pied à terre et où elle est restée jusqu'à 11 h. sans rien faire, de sorte que, condamnée par les arbitres à une heure d'immobilité, elle s'est volontairement

infligée une aggravation de peine de deux heures. On se battait tout à côté : le front, qui avait été d'abord de Haplincourt à Beaulencourt, allait maintenant de Bus au Transloy. On se trouvait à une demi-lieue ou trois kilomètres de l'Epine isolée, qui était couverte d'artillerie, et on ne bougeait pas ! On ne songeait même pas à aider la réserve qui, faute de renseignements fournis par la cavalerie, se déployait prématurément et s'exposait à des fatigues considérables et inutiles.

La division d'infanterie de Brye, en effet, — j'ignore si c'est de son initiative ou en vertu de certains ordres, — arrivait à 10 $\frac{1}{2}$ h. entre Ligny-Tilloy et Beaulencourt. En ce point, elle prenait la formation préparatoire de combat et se déployait. Ses longues lignes, précédées de ces éclaireurs que le général Luzeux appelle des « gêneurs » et qui, en effet, ne m'ont pas paru servir à grand'chose, traversaient péniblement un terrain détrempé par les pluies des jours précédents, des champs de betteraves, des chaumes de terre grasse, le tout coupé de rigoles et de fossés. Elle n'eût pas commis cette faute et subi ces fatigues si elle avait été renseignée sur la position de l'ennemi, si elle avait su qu'il avait été délogé de Transloy, que donc elle pouvait marcher pendant une lieue encore sans avoir à craindre de le rencontrer. Et la lente procession de la division de Brye a duré jusqu'à tout près de 1 heure. Alors cette réserve, débouchant au Sud de Transloy, s'est dirigée sur le Mesnil en Arrouaise. Son arrivée sur le champ de bataille a déterminé un mouvement général sur ce point, et l'affaire s'est terminée ainsi.

Entre temps, la division provisoire de cavalerie arrêtée, pied à terre, sur la hauteur de Gueudecourt, ne s'était pas doutée un seul instant de ce qui s'était passé à deux pas d'elle. Elle ignorait qu'elle avait été frôlée par la division de réserve, et ne s'était pas un instant intéressée au combat qu'après s'être peu à peu rapproché, s'éloignait maintenant progressivement vers l'Est-Sud-Est. Sourde à la canonnade, qu'attendait-elle donc ? Tout simplement de savoir où se trouvait la cavalerie ennemie, seul adversaire qu'elle jugeait digne de ses coups. Comme je l'ai déjà dit, on ne rêve chez nous que de charger. Vers 11 $\frac{1}{2}$ h., l'occasion s'en présenta, et la division provisoire se décida à sortir de son inaction en apprenant la présence de masses de cavalerie du côté de Morval. Elle leur courut sus,

inconsidérément, prenant si mal ses dispositions que les arbitres n'hésitèrent pas à la déclarer encore battue, mais cette fois définitivement.

Ainsi donc, ni d'un côté, ni de l'autre, la cavalerie n'a cru devoir marcher au canon et je ne dis pas coopérer, mais offrir sa coopération à la bataille. Or, c'est là une de ces fautes qu'on pouvait penser ne plus voir se produire, après notamment la publication de l'étude si remarquable du général de Woyde sur l'*Initiative des chefs en sous-ordre* à la guerre. Et je ne suis pas le seul que la question ait préoccupé et qui ait été frappé de la méconnaissance des principes si sages émis dans ce livre : le représentant aux manœuvres de la presse militaire française cite un incident que je n'ai pas eu à relater, parce que je n'y ai pas assisté, mais que je transcris parce qu'il répond au même ordre d'idées. C'est dans la matinée du 11 que le fait s'est passé :

Sur le coup de $4\frac{1}{4}$ h. ou $4\frac{1}{2}$ h., j'ai été réveillé par une canonnade que le vent contraire faisait paraître lointaine. Lointaine ou non, peu m'importait : mon devoir était de marcher au canon. En un temps, deux mouvements, j'étais prêt, et je filais sur le lieu de l'action, que je supposais être le Mont Saint-Quentin.

Le parti Nord, voulant s'emparer du passage de la Tortille à Allaines, avait décidé d'enlever ce point et d'en déloger les défenseurs, l'armée pivotant pour se diriger vers l'Est, alors qu'elle avait précédemment marché vers le Sud. La division provisoire de cavalerie avait reçu pour mission de préparer ce mouvement de conversion, et, à cet effet, elle avait jeté sur Allaines une avant-garde renforcée, composée d'un régiment de cavalerie et d'un groupe de batteries, laquelle, par sa canonnade matinale, surprit l'ennemi (parti Sud), le plongea dans le désarroi et le fit décamper bon train.

Que fit le parti Sud ? L'alarme une fois donnée, tout son monde se rassembla et prit ses dispositions pour repousser l'agression du parti Nord.

Celui-ci, au contraire, ne s'émut pas d'une canonnade qu'il avait ordonnée. On n'avança pas les heures fixées pour la mise en route des divers éléments ; on ne modifia pas leur itinéraire. Personne ne parut troublé, ni ému. En quoi je trouve qu'on eut grand tort. Et si on me répond que le général directeur des manœuvres avait fixé l'heure du commencement de l'engagement, je riposterai qu'il y a des cas où il faut faire acte d'initiative en appliquant la règle de marcher au combat.

La division provisoire de cavalerie a d'ailleurs payé cher, je l'ai dit, l'inobservation de ce principe, puisque, lorsqu'elle a défilé en colonne dense au pied du Mont Saint-Quentin, elle a été accueillie par les obus du parti Sud, lequel avait réparé son échec, tandis que le parti Nord, lui, n'avait pas su ou pu

profiter de l'avantage qu'il avait remporté, à la faveur de l'obscurité, par une surprise hardie.

Que de fois n'ai-je pas eu à constater, en ces six ou sept jours que j'ai passés au milieu des opérations, cette même inhabileté à se servir de la victoire. Napoléon disait que le grand art consiste moins à éviter les fautes qu'à remédier à celles qu'on a pu commettre. *Scis vincere, Annibal ; victoria uti nescis*, disait Maharbal. Il y a trop d'Annibals dans l'armée française. Elle renferme aussi trop de cavaliers qui ont, sur leur mission, des idées que je crois inexactes.

C'est pour l'indiquer que j'ai cru devoir extraire de mes notes les quelques pages qui précédent.

ABEL VEUGLAIRE.
